

> Le plus grand poète occitan du 17^e siècle est toulousain

Le petit monde de Godolin

Joyeux compagnon et grand poète, Godolin (prononcer «Goudouli») incarne la Toulouse vibronnante de l'âge baroque. Et son «Ramelet Mondin» (bouquet toulousain) reste l'un des chefs d'œuvre de la littérature occitane.

À Toulouse, le carnaval 1624 fut particulièrement brillant.

La ville respire: plus besoin d'envoyer des troupes assiéger les Protestants de Pamiers. Les talents de négociateur du comte de Caraman ont fait merveille et la guerre contre les Huguenots, qui dure depuis déjà sept ans tout autour de Toulouse, s'arrête un peu.

Caraman est le plus fastueux et le plus déluré de ces grands nobles qui ont pris l'habitude de séjourner dans la ville, d'en faire leur petite capitale, loin du Roi, de la Cour et de ses lourdes obligations. Curieux de tout jusqu'à l'imprudence (il protégera un temps l'athée italien Vanini, brûlé

place du Salin en 1619), Caraman entretient un cénacle très libre de littérateurs et de savants parmi lesquels trône un certain Godolin (prononcer «Goudouli»), drôle de poète qui refuse obstinément de quitter Toulouse et d'aller faire carrière à Paris. «Un peu gros et replet», Godolin a «les cheveux châtain et le visage haut en couleur». Il est très connu en ville pour ses vers et chansons qu'il écrit en «lenga mondina» (langue toulousaine).



(Ci-dessus) Godolin lit l'un de ses poèmes à l'Académie des Jeux floraux qui ne le récompensera qu'une seule fois et pour un poème... en français.



ch e
et pro-
mettant dans
les papiers qu'ils distri-
buent aux passants de lui « far
perdre les instruments e las peças que
fan le jòc d'amor, coma moneda falsa e
descridada » (faire perdre les outils qui ont
fait du jeu d'amour une monnaie fausse
et décriée). Outils que, selon le même pa-
pier, « quelques pauvres amoresos » (quel-
ques pauvres amoureux) ont finalement
préféré « perdre dambe pena que gardar
sense plaser » (perdre avec peine que gar-
der sans plaisir)... Déjà promis à un triste
sort, le dieu Amour est en plus aspergé de
vin par une troupe de satyres entourant
Carmantrant, le seigneur Carnaval tou-
lousain assis sur un tonneau.

Après la « prise d'Amour », thème du carrousel, la soirée verra le « triomphe d'Amour » et Godolin est là aussi en première ligne, dans un registre un peu plus relevé car l'assistance est choisie, mais toujours en occitan: couvert « d'un grand manteau noir semé de petites étoiles », il incarne désormais « la Nuèit » (la Nuit), grande protectrice de tous les amoureux, et conseille aux « filhetas » (fillettes) de ne pas dormir « soletas » (toutes seules).

Cinquante ans plus tard, son ami Lafaille écrira : « J'ai ouï dire à ceux qui se souviennent de ces divertissements que le rôle de Godolin faisait la plus grande partie du plaisir qu'on y prenait : car il avait une grâce merveilleuse à tout ce qu'il disait et à

succès, énorme, qui en fait une grande star à Toulouse, où il a même ses entrées à la très francophone Académie des Jeux floraux. Godolin étend sa renommée dans tout le Midi et jusqu'à Paris où le roi Louis XVIII, en plein 19^e siècle, pourra encore réciter de tête des poèmes entiers du Toulousain. Constamment ré-

tout ce qu'il faisait, il en avait même pour ainsi dire à ce qu'il ne faisait pas; parce qu'il n'avait qu'à se présenter dans une compagnie pour y exciter la joie ».

Fils d'un barbier du quartier de la Daurade qui voulait absolument en faire un avocat, Godolin est devenu célèbre en 1610. Cette année-là, il s'impose sur la scène littéraire avec un coup d'éclat. Ravailiac vient d'assassiner Henri IV, Godolin publie des « Stanzas » (stances) « a l'urosa memòria d'Enric le Grand » (à l'heureuse mémoire de Henri le Grand). Coup d'éclat car, dans l'occitan que parlent alors tous les Toulousains (et que les Parisiens sont bien incapables de comprendre), il atteint tout à coup des hauteurs et des subtilités que pourraient envier bien des auteurs français de son époque. Langage simple et choisi, idées fortes et subtiles : le cocktail détonne en ce temps où la littérature française se cherche et semble le jouet de laborantins sourcilleux comme Malherbe, méfiants devant tout ce qui peut ressembler à du langage populaire. D'où le

dité depuis sa mort (c'est le seul auteur occitan d'avant le 19^e siècle dans ce cas), il devient même un personnage de légende, un mythe, dont les ethnologues retrouveront la trace dans les contes populaires du Rouergue aux Pyrénées. Il y campe un farceur se jouant des puissants, sans doute loin de sa véritable personnalité de toute façon assez mal connue. Car peu de poètes ont aussi peu parlé d'eux-mêmes.

Par exemple cette Liris, qu'il chante tant de fois, cette fille rebelle qui se refuse inexplicablement à ses avances et dont on peut aujourd'hui contempler les formes à ses pieds dans la fontaine de la place Wilson, a-t-elle existé ? Symbolise-t-elle plutôt toutes les femmes que Godolin a courtisées ? On n'en saura jamais rien. Seule certitude : Godolin est resté célibataire.

Il y avait peut-être de quoi : dans « D'un amoureux pauvrement aimé », il conte un épisode tumultueux de ses relations avec les « Mondinetas » (toulousaines). Contant fleurette à sa

« mestressa » (maitresse), il est jeté hors de la maison de celle-ci par « un gos que rufava le nas » (un chien qui fronçait le museau) et « un vailet amb un lenhàs » (un valet avec un gourdin). Continuant à implorer sa belle depuis la rue, Godolin, « tot escalfat » (tout échauffé), sent soudain qu'on l'a « cofat » (coiffé) d'un « grasal d'aiga de merluça » (seau de jus de morue)... Pas découragé, il retourne la voir et...
L a i s s o n s - l e
raconter :



« Encaras uèi, en la pregant,
Pels pòts li passavi le gant,
En disant mutus e bibòtis;
Ela, çompar de gaietat,
O per un gatge d'amistat,
M'a secotut un grand repòtis. »

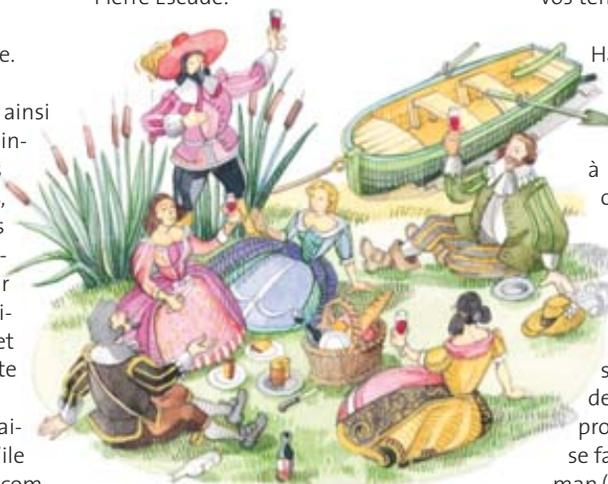
Ce que l'on pourrait traduire ainsi:
Encore aujourd'hui, suppliant,
Sur ses lèvres je mis mon gant,
Disant: "Motus, il faut se taire".
Elle, je crois, mise en gaieté,
Ou pour un gage d'amitié,
D'un grand soufflet m'a mis par terre.

C'est tout un petit monde qui revit ainsi dans les vers de Godolin, un monde insouciant et baroque, avide de petits plaisirs et de grands délasséments, loin des guerres et des tourments idéologiques qui continuent de déchirer le pays, un petit moment pour respirer entre les guerres de religion et l'absolutisme de Richelieu et Louis XIV qui vient et va étouffer toute vie culturelle propre hors de Paris. Un petit monde qui va chercher la fraîcheur, l'été, sous les ombrages de l'île du Grand Ramier. **1** On s'est fait accompagner de quelques duchesses ou courtisanes, on boit, on mange, on improvise et Godolin, en l'honneur de ces dames qui re-

gardent d'un air inquiet ce gros nuage, là-bas, au-dessus de la Gascogne, compose un petit quelque chose en passant:

« Beutats floridas del Ramier
Ont, per un plasèr costumier
Cinc o siès sovent nos èm vistis
A far de braves rigolists
Pregui Dieu que de cap d'aigat
Vòstre prim pè non siá negat... »

Ce qui donne, dans la belle traduction de Pierre Escudé:



Beautés fleuries du Grand Ramier,
Où par passe-temps coutumier
À cinq ou six nous eûmes tant



De francs festins et de bon temps,
Je prie Dieu que de nulle ondée
Vos tendres pieds ne soient noyés...

Habitant sans doute quelque part entre la Daurade **2** et le Salin **3**, Godolin hante les faubourgs et campagnes au sud de la ville, à Saint-Michel **4**, à Saint-Agne **5** où il a d'ailleurs son seul bien, « une métairie de deux charrues qu'il avait eue de la succession de son père; encore fut-il contraint de la vendre pièce à pièce pour satisfaire ses besoins ». Car Godolin s'appauvrit et il n'est « pas d'humeur de demander » à ses riches amis et protecteurs qui finissent d'ailleurs par se faire rares, emprisonné comme Caranman (12 ans à la Bastille), décapité comme Montmorency... Le président du Parlement, Monsieur de Bertier, a bien une jolie fontaine dans son jardin de Montrabé **6**.



Godolin lui en fait une « Description » qui est un autre chef d'œuvre mais a-t-il seulement reçu de quoi boire quelque chose en échange ?

Le gosier sec, le ventre vide, Godolin a dû parfois avoir envie, dans les années 1640, de faire comme ce « croquant » auquel il a consacré 28 strophes. Ce soldat à la retraite fait bombance à la taverne de Saint-Agne et puis, quand il faut payer, furieux, il fait mine qu'on lui a volé sa bourse, dévaste tout et repart « cinc o siès còcas a la marga » (cinq ou six gâteaux dans la manche).



Il n'est plus temps de faire la cour à Liris, bergère des côteaux de Pech-David ⁷ qui a répondu tant de fois à ses déclarations enflammées : « Parlem d'autres afars » (parlons d'autre chose). Il faut finir par rester au lit jusqu'à ce que quelques amis aillent rappeler aux Capitouls que Godolin, oui, « le » Godolin, est en train de mourir de faim. Alors les Capitouls, tout à coup généreux, lui font « une pension de 300 livres, laquelle fut payée jusqu'à sa mort ».

Quelques jours avant celle-ci, Godolin trouve encore l'occasion de faire un bon mot. À un de ses amis qui le voit clopiner dans le cloître des Augustins et lui demande ce qu'il fait là, « Vous le voyez, lui dit-il en frappant contre terre de la pointe du baton dont il s'appuyait, je heurte afin qu'on me vienne ouvrir »...

- 8** chemin de « Vieille Toulouse »
- 9** route de Montpellier
- 10** Les Récolets
- 11** Sant-Subran (Saint-Cyprien)

À lire :

« Le Ramelet Mondin et autres œuvres » (édition des poésies complètes de Godolin établie par Philippe Gardy), Édisud 1984.

« Godolin, un poète au cœur de Toulouse », Pierre Escudé, Loubatières 2002.



Les citations sur Godolin sont extraites de la lettre de Germain Lafaille en préface de l'édition du « Ramelet Mondin » de 1678.

Illustrations : François Brosse
Texte : Jean de Saint Blanquat

STUDIO IFFÈREMMENT

contact : info@studiodifferement.com

Déjà parus :

- L'hôtel de pierre (mai)
- Les grands percements au 19^e siècle (juin)
- L'aérodrome de Montaudran (juillet, août, septembre)

À paraître :

- Le Bazacle (novembre)

